

Voltaire, *Zaïre*

La scène est au sérail de Jérusalem, à la fin du XIIe siècle. Le royaume est gouverné par Orosmane, un jeune sultan réformateur. Amoureux d'une chrétienne élevée dans l'Islam au sérail, Zaïre, et aimé d'elle, Orosmane lui propose de l'épouser. Survient alors Nérestan, apportant de France une rançon pour libérer dix prisonniers chrétiens. Généreux, Orosmane promet d'en libérer cent gratuitement : mais il ne libèrera ni le vieux Lusignan, roi chrétien déchu de Jérusalem, ni Zaïre, qu'il compte épouser. Zaïre cependant obtient d'Orosmane la grâce de Lusignan. Lusignan tiré de prison reconnaît, grâce à une petite croix qu'elle porte, Zaïre pour sa fille, et à une cicatrice, Nérestan pour son fils. Il fait promettre à Zaïre le baptême. Zaïre demande à Orosmane de repousser son mariage.

Questions

1. Voltaire présente *Zaïre* comme une tragédie chrétienne. Comment Zaïre devrait-elle réagir si c'était le cas ?
2. Comparez le discours d'Orosmane avec celui de Roxane dans *Bajazet*.
3. Pourquoi Zaïre demande-t-elle à Orosmane d'attendre un jour ?

Acte IV, scène 1. Zaïre, Fatime

FATIME

Que je vous plains, madame, et que je vous admire !
C'est le Dieu des chrétiens, c'est Dieu qui vous inspire :
Il donnera la force à vos bras languissants
De briser des liens si chers et si puissants.

ZAÏRE.

Eh ! pourrais-je achever ce fatal sacrifice ?

FATIME

Vous demandez sa grâce, il vous doit sa justice :
De votre cœur docile il doit prendre le soin.

ZAÏRE

Jamais de son appui je n'eus tant de besoin.

FATIME

Si vous ne voyez plus votre auguste famille,
Le Dieu que vous servez vous adopte pour fille ;
Vous êtes dans ses bras, il parle à votre cœur ;
Et quand ce saint pontife, organe du Seigneur,
Ne pourrait aborder dans ce palais profane...

ZAIËRE

Ah ! j'ai porté la mort dans le sein d'Orosmane.
J'ai pu désespérer le cœur de mon amant !
Quel outrage, Fatime, et quel affreux moment !
Mon Dieu, vous l'ordonnez !... j'eusse été trop heureuse.

FATIME.

Quoi ! regretter encor cette chaîne honteuse !
Hasarder la victoire, ayant tant combattu :

ZAIËRE

Victoire infortunée ! inhumaine vertu !
Non, tu ne connais pas ce que je sacrifie.
Cet amour si puissant, ce charme de ma vie,
Dont j'espérais, hélas ! tant de félicité,
Dans toute son ardeur n'avait point éclaté.
Fatime, j'offre à Dieu mes blessures cruelles,
Je mouille devant lui de larmes criminelles
Ces lieux où tu m'as dit qu'il choisit son séjour ;
Je lui crie en pleurant : Ôte-moi mon amour.
Arrache-moi mes vœux, remplis-moi de toi-même ;
Mais, Fatime, à l'instant les traits de ce que j'aime,
Ces traits chers et charmants, que toujours je revoi,
Se montrent dans mon âme entre le ciel et moi.
Eh bien ! race des rois, dont le ciel me fit naître,
Père, mère, chrétiens, vous mon Dieu, vous mon maître,
Vous qui de mon amant me privez aujourd'hui,
Terminez donc mes jours, qui ne sont plus pour lui !

Que j'expire innocente, et qu'une main si chère
 De ces yeux qu'il aimait ferme au moins la paupière !
 Ah ! que fait Orosmane ? Il ne s'informe pas
 Si j'attends loin de lui la vie ou le trépas ;
 Il me fuit, il me laisse, et je n'y peux survivre.

FATIME

Quoi ! vous ! fille des rois, que vous prétendez suivre,
 Vous, dans les bras d'un Dieu, votre éternel appui...

ZAÏRE

Eh ! pourquoi mon amant n'est-il pas né pour lui ?
 Orosmane est-il fait pour être sa victime ?
 Dieu pourrait-il haïr un cœur si magnanime ?
 Généreux, bienfaisant, juste, plein de vertus ;
 S'il était né chrétien, que serait-il de plus ?
 Et plût à Dieu du moins que ce saint interprète,
 Ce ministre sacré que mon âme souhaite,
 Du trouble où tu me vois vînt bientôt me tirer !
 Je ne sais, mais enfin j'ose encore espérer
 Que ce Dieu, dont cent fois on m'a peint la clémence,
 Ne réprouverait point une telle alliance :
 Peut-être, de Zaïre en secret adoré,
 Il pardonne aux combats de ce cœur déchiré ;
 Peut-être, en me laissant au trône de Syrie,
 Il soutiendrait par moi les chrétiens de l'Asie.
 Fatime, tu le sais, ce puissant Saladin¹,
 Qui ravit à mon sang l'empire du Jourdain,
 Qui fit comme Orosmane admirer sa clémence,
 Au sein d'une chrétienne il avait pris naissance.

FATIME

Ah ! ne voyez-vous pas que pour vous consoler...

¹ Nur ad-Din (Noradin) émir d'Alep et de Damas, conquiert l'Égypte en 1168. Saladin, qui a participé à la conquête, se fait nommer vizir en 1169, et devient *de facto* sultan d'Égypte en 1172 (même s'il n'en porte jamais le titre). Saladin était kurde. Sa mère Sitt al-Mulk, princesse fatimide, n'était nullement chrétienne. Saladin prend Jérusalem en 1187, et emprisonne Guy de Lusignan, le dernier roi du royaume latin de Jérusalem, dont Voltaire fait le père de Zaïre.

ZAÏRE

Laisse-moi ; je vois tout ; je meurs sans m'aveugler :
Je vois que mon pays, mon sang, tout me condamne ;
Que je suis Lusignan, que j'adore Orosmane ;
Que mes vœux, que mes jours à ses jours sont liés.
Je voudrais quelquefois me jeter à ses pieds,
De tout ce que je suis faire un aveu sincère.

FATIME

Songez que cet aveu peut perdre votre frère,
Expose les chrétiens, qui n'ont que vous d'appui,
Et va trahir le Dieu qui vous rappelle à lui.

ZAÏRE

Ah ! si tu connaissais le grand cœur d'Orosmane !

FATIME

Il est le protecteur de la loi musulmane,
Et plus il vous adore, et moins il peut souffrir
Qu'on vous ose annoncer un Dieu qu'il doit haïr.
Le pontife à vos yeux en secret va se rendre,
Et vous avez promis...

ZAÏRE

Eh bien ! il faut l'attendre,
J'ai promis, j'ai juré de garder ce secret :
Hélas ! qu'à mon amant je le tais à regret !
Et pour comble d'horreur je ne suis plus aimée.

Scène 2. Orosmane, Zaïre.

OROSMANE

Madame, il fut un temps où mon âme charmée,
Écoutant sans rougir des sentiments trop chers,

Se fit une vertu de languir dans vos fers.
 Je croyais être aimé, madame, et votre maître,
 Soupirant à vos pieds, devait s'attendre à l'être :
 Vous ne m'entendez point, amant faible et jaloux,
 En reproches honteux² éclater contre vous,
 Cruellement blessé, mais trop fier pour me plaindre.
 Trop généreux, trop grand pour m'abaisser à feindre,
 Je viens vous déclarer que le plus froid mépris
 De vos caprices vains sera le digne prix.
 Ne vous préparez point à tromper ma tendresse,
 À chercher des raisons dont la flatteuse adresse,
 À mes yeux éblouis³ colorant vos refus,
 Vous ramène un amant qui ne vous connaît plus,
 Et qui, craignant surtout qu'à rougir on l'expose,
 D'un refus outrageant veut ignorer la cause.
 Madame, c'en est fait, une autre va monter
 Au rang⁴ que mon amour vous daignait présenter ;
 Une autre aura des yeux, et va du moins connaître
 De quel prix mon amour et ma main devaient être.
 Il pourra m'en coûter, mais mon cœur s'y résout.
 Apprenez qu'Orosmane est capable de tout ;
 Que j'aime mieux vous perdre, et, loin de votre vue,
 Mourir désespéré de vous avoir perdue,
 Que de vous posséder, s'il faut qu'à votre foi
 Il en coûte un soupir qui ne soit pas pour moi.
 Allez, mes yeux jamais ne reverront vos charmes.

ZAÏRE.

Tu m'as donc tout ravi, Dieu témoin de mes larmes !
 Tu veux commander seul à mes sens éperdus...
 Eh bien ! puisqu'il est vrai que vous ne m'aimez plus,
 Seigneur...

2 « *Honteux*, signifie aussi, Qui cause de la honte, du deshonneur, de l'opprobre. *C'est une chose honteuse. il est honteux de faire cela. une action honteuse. un crime honteux. un procédé honteux, oh ! que cela est honteux. fuite honteuse.* » (Académie, 1694)

3 « Il signifie aussi, Tenter, séduire. *Les grandeurs l'ont esbloui. il s'est laissé esblouir à l'or, de l'esclat des richesses, par les richesses.* » (Académie, 1694)

4 Orosmane offrait à Zaïre le rang tout à fait exceptionnel de reine.

OROSMANE

Il est trop vrai que l'honneur me l'ordonne,
 Que je vous adorai, que je vous abandonne,
 Que je renonce à vous, que vous le désirez,
 Que sous une autre loi⁵... Zaïre, vous pleurez ?

ZAÏRE

Ah ! seigneur ! ah ! du moins, gardez de jamais croire
 Que du rang d'un soudan⁶ je regrette la gloire ;
 Je sais qu'il faut vous perdre, et mon sort l'a voulu :
 Mais, seigneur, mais mon cœur ne vous est pas connu.
 Me punisse à jamais ce ciel qui me condamne,
 Si je regrette rien que le cœur d'Orosmane !

OROSMANE

Zaïre, vous m'aimez !

ZAÏRE

Dieu ! si je l'aime, hélas !

OROSMANE

Quel caprice étonnant, que je ne conçois pas !
 Vous m'aimez ! Eh ! pourquoi vous forcez-vous, cruelle,
 À déchirer le cœur d'un amant si fidèle ?
 Je me connaissais mal ; oui, dans mon désespoir,
 J'avais cru sur moi-même avoir plus de pouvoir.
 Va, mon cœur est bien loin d'un pouvoir si funeste.
 Zaïre, que jamais la vengeance céleste
 Ne donne à ton amant, enchaîné sous ta loi,
 La force d'oublier l'amour qu'il a pour toi !
 Qui ? moi ? que sur mon trône une autre fût placée !
 Non, je n'en eus jamais la fatale pensée.
 Pardonne à mon courroux, à mes sens interdits,

5 « On dit poétiquement & en matière de galanterie, *Estre sous les loix d'une belle.* » (Académie 1694)

6 « Forme ancienne de Sultan. *Le soudan d'Égypte.* » (Académie 1694)

Ces dédains affectés, et si bien démentis ;
 C'est le seul déplaisir que jamais, dans ta vie,
 Le ciel aura voulu que ta tendresse essuie.
 Je t'aimerai toujours... Mais d'où vient que ton cœur
 En partageant mes feux, différerait mon bonheur ?
 Parle. Était-ce un caprice ? est-ce crainte d'un maître,
 D'un soudan, qui pour toi veut renoncer à l'être ?
 Serait-ce un artifice ? épargne-toi ce soin ;
 L'art n'est pas fait pour toi, tu n'en as pas besoin :
 Qu'il ne souille jamais le saint nœud qui nous lie !
 L'art le plus innocent tient de la perfidie.
 Je n'en connus jamais, et mes sens déchirés,
 Pleins d'un amour si vrai...

ZAÏRE

Vous me désespérez.
 Vous m'êtes cher, sans doute, et ma tendresse extrême
 Est le comble des maux pour ce cœur qui vous aime.

OROSMANE

Ô ciel ! expliquez-vous. Quoi ! toujours me troubler ?
 Se peut-il ?...

ZAÏRE

Dieu puissant, que ne puis-je parler !

OROSMANE

Quel étrange secret me cachez-vous, Zaïre ?
 Est-il quelque chrétien qui contre moi conspire ?
 Me trahit-on ? parlez.

ZAÏRE

Eh ! peut-on vous trahir ?
 Seigneur, entre eux et vous vous me verriez courir :
 On ne vous trahit point, pour vous rien n'est à craindre ;
 Mon malheur est pour moi, je suis la seule à plaindre,

OROSMANE

Vous, à plaindre ! grand Dieu !

ZAÏRE

Souffrez qu'à vos genoux
Je demande en tremblant une grâce de vous.

OROSMANE

Une grâce ! ordonnez, et demandez ma vie.

ZAÏRE

Plût au ciel qu'à vos jours la mienne fût unie !
Orosmane... Seigneur... permettez qu'aujourd'hui,
Seule, loin de vous-même, et toute à mon ennui⁷,
D'un œil plus recueilli contemplant ma fortune⁸,
Je cache à votre oreille une plainte importune...
Demain, tous mes secrets vous seront révélés.

OROSMANE

De quelle inquiétude, ô ciel ! vous m'accablez :
Pouvez-vous ?...

ZAÏRE

Si pour moi l'amour vous parle encore,
Ne me refusez pas la grâce que j'implore.

OROSMANE

Eh bien ! il faut vouloir tout ce que vous voulez ;
J'y consens ; il en coûte à mes sens désolés.

7 « En Amour, *ennui* signifie une tendre douleur. MADELEINE DE SCUDÉRY. Je vois l'*ennui* peint dans vos yeux. Il se meurt d'*ennui*. Dès qu'on porte l'*ennui* dans son propre cœur, on s'ennuye par tout. » (Trévoux 1738-42)

8 « FORTUNE, signifie encore, toute sorte de traverse, de danger, d'aventure, de hasard. *Eventus, discrimen, periculum*. [...] Dieu vous garde de mal et de *fortune*, c'est-à-dire de tout danger ou accident. » (Trévoux 1738-42)

Allez, souvenez-vous que je vous sacrifie
Les moments les plus beaux, les plus chers de ma vie.

ZAÏRE

En me parlant ainsi, vous me percez le cœur.

OROSMANE

Eh bien ! vous me quittez, Zaïre ?

ZAÏRE.

Hélas ! seigneur.